

Elmira DĀDVAR

La solitude et le mythe de la vie moderne

Le 22 novembre 1925, Derviš Khān, l'un des plus célèbres musiciens iraniens, s'est fait renverser par une voiture; l'accident lui causa la mort. A l'époque, il n'y avait que quelques voitures en Iran. Derviš Khān fut la première victime d'une vie urbaine moderne.

La mode de vie iranienne fut bouleversée durant le siècle dernier; les photos et les souvenirs des grands parents sont les meilleurs témoins de ce grand changement inévitable nommé modernisation.

Au XX^e siècle les transformations et la modernisation de la ville et de la vie iraniennes poussent l'individu vers une grande solitude. Les maisons sont détruites en faveur de grands immeubles dans lesquels des appartements vastes ou exigus rassemblent des gens venus des quatre coins du pays. Aucune file ombilicale ne les unit. Froids et distants, ils errent dans une macro-société nommée métropole.

A. Maison

La maison iranienne qu'elle soit la grande demeure des gens aisés ou la toute petite des gens humbles, était un foyer où la famille vivait en communauté: les grands parents, les parents, les oncles, les tantes et les enfants. Bref, des générations se côtoyaient et arrivaient à trouver un langage commun.

Des espaces comme le jardin, le bain, la rue complétaient cette mode de vie traditionnelle. Cela explique le double intérêt de la représentation spatiale dans les romans et nouvelles iraniens: entretenir des relations significatives tant avec la réalité socio-historique qu'avec l'existence fictionnelle des personnages. De cette manière l'espace littéraire est investi de valeurs idéologiques. L'espace devient la base organisatrice de la construction d'une image du monde. Mais aujourd'hui cette maison a-t-elle toujours son statut?

Demeure de la noblesse

Elle se divisait en deux bâtiments distincts: l'*andarūn*, ou gynécée, dont la porte était interdite à tout adulte de sexe masculin, à l'exception des proches, et le *bīrūnī*, l'appartement des hommes, où se trouvait une salle de réception, la salle d'étude consacrée au travail et à l'accueil des visiteurs. Les deux bâtiments étaient reliés par une porte, et leurs jardins se communiquaient. Un mur élevé entourait l'édifice afin d'en préserver l'intimité, disposition typique des demeures seigneuriales de la fin du XIX siècle en Iran:

“Au moment où Dāš Ākol pénétra dans le *bīrūnī*, la cérémonie mortuaire était terminée, les objets du culte, étaient ramassés”.¹

Deux heurtoirs, à la porte: l'un mince et long dont le son annonçait la présence d'un homme, l'autre épais et rond signalait la présence d'une femme.

L'*andarūn*, était la domaine incontestée des femmes, des enfants et des domestiques. C'est là que se nichait le pouvoir,

1. S. Hedāyat, «Dāš Ākol», in *Se qatṛe xūn* (Trois gouttes de sang), Téhéran, Keyhān, 1338/1959, p. 74.

derrière le nœud des intrigues, que se tramaient les mariages, que se liaient et se déliaient des amitiés, que se faisait et se défaisait le succès politique. Mais l'*andarūn* était aussi le sanctuaire des sentiments, le lieu où les femmes développaient et cultivaient leurs imaginations, à travers la lecture, la poésie, les contes. Elles y apprenaient les arts ménagers, la couture, la broderie... La vie bouillonnait dans les *andarūn*-s.

«Après avoir attendu quelques minutes près du bassin, on le fit entrer dans une pièce dont la fenêtre à guillotine, donnait sur l'*andarūn*.»²

Espace exclusivement masculin, le *bīrūnī* d'un homme était une maison ouverte, les visiteurs, les amis et les parents, tous ceux qui sollicitaient une recommandation ou une faveur, pouvaient y entrer à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Un serviteur était chargé de recevoir les invités, de leur servir des rafraîchissements et de veiller à ce que les informations puissent circuler en permanence entre les deux bâtiments, par l'intermédiaire de son épouse, qui s'occupait des fonctions similaires dans l'*andarūn*.

Maisons humbles

Elles consistaient en une cour carrée avec un bassin au milieu et une série de pièces qui entouraient la cour, genre plutôt caravansérail. Chaque pièce abritait une famille:

«C'était dans ce même caravansérail, où ils occupaient une étroite cellule coincée dans un angle de la bâtisse, où Zolqadr, sa sœur Māhrū et son petit frère Djamāl traînaient leur vie jour après jour...»³

Dans cette micro-société tout le monde était au courant de la vie des autres. Les joies étaient rares, alors on partageait les tristesses.

2. *Ibid.*, p. 75.

3. M. Dowlatābādī, «Un homme», in *Nouvelles persanes*, Phébus, Coll. présentée par G. Lazard.

B. Vers une nouvelle demeure

A partir des années 1930 à Téhéran, les rues s'élargirent, la chaussée se revêtit d'asphalte, l'électricité remplaça les lampes à huile et à gaz, les places s'ornèrent de statues, de fontaines, de plate-bandes, bref le visage de la ville se métamorphosa. Les familles les plus aisées émigrèrent vers le nord, au pied des montagnes, où les quartiers étaient calmes, frais et l'eau plus abondante. La topographie de la haute ville et de la basse ville déterminait ainsi le niveau de respectabilité des habitants. L'identité sociale de la haute bourgeoisie était plutôt traditionnelle, elle fut alors liée à une nouvelle identité culturelle qui avait tendance à refléter l'exemple européen.

Les nouvelles maisons étaient des bâtisses à deux ou trois étages, aux balcons de fer forgé ouvragé et aux murs d'enceinte surmontés de motifs décoratifs en brique. Les pièces étaient spacieuses, avec de hauts plafonds. D'épais murs isolaient les pièces et les protégeaient autant des grands froids que des grosses chaleurs. Parfois dans l'une des parties, en retrait du reste du bâtiment, courait le long de la façade une galerie soutenue par de minces colonnes corinthiennes, qui surplombait le vaste jardin dont les immenses arbres tutélaires regardaient par-dessus les murs d'enceinte. Les salons de réception et le bureau du maître de la maison se situaient au rez-de-chaussée. Les autres pièces se trouvaient en haut; les enfants avaient une chambre à eux. Le concierge qui était chargé d'ouvrir la porte et d'accueillir les visiteurs vivait dans un coin du jardin. Ainsi le *bīrūnī* et l'*andarūn* s'unissent-ils pour former une grande maison moderne.

«J'ai tout de suite compris que je me trouvais dans une maison bourgeoise. Au centre de la belle salle d'entrée il y avait une table basse ronde, sur laquelle dans un joli vase en cristal quelques oeillets de couleurs vives embaumaient la salle. Un grand lustre pendait du plafond splendide et éclairait l'entrée. Un palmier dans un pot ornait un coin de la pièce. [...] je jetai un regard autour de moi; tout était attrayant et bien choisi. Dans ce milieu je n'étais qu'un étranger. J'eus un sentiment d'humiliation et de peur».⁴

4. B. 'Alavī, *Češm-hā-yaš* (Ses yeux), S.L., Téhéran, 1331/1952, p. 71.

Dans la basse ville, la maison-caravansérail avec ses cellules existait toujours mais une nouvelle forme de vie germait aussi. Sur les deux côtés des petites rues et ruelles des boîtes d'allumettes, baptisées maison, d'une architecture bâtarde, entassaient les gens. Les habitants des grandes maisons modernes s'isolaient tandis que ceux des quartiers populaires s'entremêlaient.

C. Vers une nouvelle architecture

Après la deuxième Guerre mondiale les quartiers se transformèrent de plus en plus: les grandes familles émigrèrent davantage vers le nord de la ville. Tandis que la petite bourgeoisie s'installait à leur place. Les vieilles demeures divisées en appartements, annonçaient un nouveau mode de vie pour la société iranienne, ou bien elles furent tout simplement détruites pour être remplacées par des constructions, bâties dans le style occidental et par des architectes formés plutôt en Europe. Quelques années plus tard, une nouvelle génération d'architectes qui avaient fait leurs études aux Etats-Unis apparut sur la scène. Le mélange des genres et des goûts forma un ensemble hybride. Dans les années 1960, les derniers vestiges d'une architecture persane authentique donnèrent leur place à une hideuse prolifération de villas, de grands immeubles ou de petits appartements, tous complètement inadaptés au climat du pays et au mode de vie de ses habitants (les murs, les fenêtres, les cuisines). Les gens prirent l'habitude de vivre dans des appartements vastes ou exigus. Les arbres centenaires furent abattus afin d'élargir les terrains à bâtir; pour chaque maison détruite, il en repoussait plusieurs, et les vertes frondaisons qu'on apercevait par-dessus les murs du jardin disparurent: une autre conséquence de la modernisation.

Aujourd'hui, dans la haute ville, les gratte-ciel remplacent rapidement les villas. La belle montagne Alburz disparaît derrière l'air pollué et les gratte-ciel. Un style post-moderne importé, inapproprié à la vie quotidienne iranienne

se manifeste par-ci par-là. Dans la haute ville les gens se cachent derrière leur porte verrouillée. L'individualisme, un phénomène venu d'ailleurs, affirme sa présence.

D. Jardin

Dans la vie iranienne, jardin et cour jouissent d'un statut privilégié. Ce qui explique, depuis le *Gulestān* (*Le jardin des roses*) de Sa'dī aux œuvres des poètes contemporains leur place importante dans la littérature persane.

Autrefois, dans les jardins il y avait un ou deux bassins et dans les cours un petit bassin circulaire était creusé au milieu. Le cyprès, l'arbre privilégiée de la littérature persane, représentant symboliquement *Tūbā* l'arbre de la Vie ou l'arbre du Paradis occupait une palce de choix dans le jardin persan. Les roses et les rameaux veloutés dans les églantiers en fleurs écumaient sur les buis, s'enroulaient autour des trônes, éclaboussaient les massifs dans un somptueux abandon. Ils embaumaient l'air de leurs subtils parfums et abritaient des centaines d'abeilles, de papillons, d'oiseaux. Dans certaines maisons au-delà du jardin, se trouvait le verger, où cerisiers, pruniers et pommiers se dressaient au milieu d'un tapis de menthe, de ciboulette, de persil et d'autres plantes aromatiques. Souvent devant les fenêtres, une vigne tordait son tronc noueux autour d'un pin et étendait son feuillage au dessus d'une treille. Au printemps et en été, les habitants de la maison cuisinaient souvent à l'ombre de cette vigne qui, à l'automne, donnait des raisins muscats les plus sucrés qui soient. La vigne était un élément inséparable du jardin et de la cour. En été, le parfum des jasmins plantés dans des pots embaumait l'air. Le jardin persan traditionnel, lieu du rossignol et de la rose, célébré par les poètes et les écrivains à travers les siècles, était l'expression d'un génie national dont les autres manifestations étaient le tissage du tapis, la peinture de miniatures, etc. Hélas, les grands jardins d'antan deviennent de plus en plus rares. Dans la littérature contemporaine, le jardin et la cour constituent le décor privilégié où

se déroulent l'histoire:

«Notre cour peu à peu s'emplissait du monde; l'été nous en garnissions le tour avec nos tapis, et nous disposions avec soin les pots de fleurs autour du bassin. [...] Je m'étais installée de façon à être tout entière dans l'ombre et à avoir une vue d'ensemble sur la cour illuminée, les gens arrivaient un par un et gagnaient leur place habituelle». ⁵

Et le bassin y jouait un rôle multiple:

«Quand je suis rentré de l'école à midi, mon père était en train de faire ses ablutions au bord du bassin». ⁶

Ou:

«Sūdābeh, avec son petit arrosoir rouge, arrosait les fleurs de la cour et Manīzeh, sa sœur aînée, assise au bord du bassin se brossait les dents». ⁷

Il était aussi un lieu de rencontres. Assises au bord du bassin, faisant la lessive ou la vaisselle, les femmes échangeaient les dernières nouvelles, elles pouvaient ainsi se détendre un peu. En outre le bassin recouvert d'un plancher était la scène par excellence du théâtre traditionnel. Les hommes assis tout autour et les femmes à leur fenêtre pouvaient regarder le spectacle.

E. Bain

Mme Sīmīn Dānešvar dans son roman *Sūvašun* consacre tout un passage au bain, l'un des plus beaux du roman. Un décor oriental, avec un pavillon d'été pourvu d'un bassin, en marbre et une magnifique fontaine au milieu, le parfum des fruits, une vapeur douce et tiède, des plats, des vases et des tasses en porcelaine de Chine, vous transportent dans un monde féérique.

Qu'il s'agissait d'un bain privé ou public (*ḥammām*) dans la société iranienne aller au bain était une grande cérémonie:

5. Dj. Āl-e Aḥmad, «Un péché», in *Nouvelles persanes*, p. 145.

6. Dj. Āl-e Aḥmad, «La fête heureuse», in *Nouvelles persanes*, p. 155.

7. Djamāl Miršādeqī, «Dīvār» (le Mur), in *Majmū'e-ye dāstān* (Recueil de nouvelles), Téhéran, Tūs, 1351/1972, p. 52.

«Ce bain, chez nous, était une vraie calamité. Mon père s'était mis dans la tête de faire construire un bain à la maison. Et sept jours par semaine on respirait une fumée de tous les diables. Car bien entendu, toutes les femmes de la famille tenaient à en profiter». ⁸

Le *ḥammām* se trouvait au cœur de la vie de la communauté, une agence pour l'emploi, doublée d'un service d'informations gratuit. Aviez-vous besoin d'un domestique, d'un menuisier, d'un jardinier, il suffisait de vous adresser à l'employé(e) de votre *ḥammām*. C'était aussi par là que circulaient et s'amplifiaient rumeurs et confidences. Dans *Une femme de trop* de Āl-e Aḥmad, c'est la masseuse de *ḥammām* qui cause le malheur d'une pauvre femme en annonçant à sa belle-mère que celle-ci portait une perruque. Ces masseuses servaient aussi de marieuses: elles décrivaient les jeunes filles qu'elles connaissaient aux femmes qui avaient des fils à marier. Nombre d'unions avaient été ainsi scellées. Pour remercier la masseuse, on l'invitait au mariage, on lui offrait de l'argent, de la nourriture, des vêtements, et elle restait pour toujours attachée à la famille.

Le *ḥammām*, de l'aube à la matinée, et après le coucher du soleil jusque tard dans la nuit, était réservé aux hommes; les femmes, elles, pouvaient s'y rendre dans la journée.

Pour les femmes, aller au bain constituait une agréable distraction dans la routine, un moment de repos. Elles s'y rendaient en compagnie de leurs enfants, et passaient la journée dans cette atmosphère saturée de vapeur. Elles emportaient leur déjeuner et tuaient le temps en échangeant les dernières nouvelles.

Tout comme d'autres aspects de la vie quotidienne en ce temps-là, les rituels du *ḥammām* se pliaient à un certain nombre de codes sociaux et économiques: les femmes les plus pauvres faisaient de leurs serviettes et vêtements propres un baluchon qu'elles portaient elles-mêmes, tandis que les femmes riches chargeaient un domestique de les précéder avec leurs

8. Dj. Āl-e Aḥmad, «La fête heureuse», in *Nouvelles persanes*, p. 167.

affaires de bain.

Aujourd'hui, les gens prennent leur douche chez eux. Ils sont pressés et n'ont pas de temps à perdre d'autant plus que par mesures d'hygiène depuis quelques années les portes des *hammām-s* sont verrouillées.

F. Rue

Dans la société iranienne du XX^e siècle, la maison et le *hammām*, par la présence perpétuelle de la femme, sont considérées comme des espaces féminins, tandis que la rue est plutôt à caractère masculin.

La rue est le lieu du commerce, des rencontres, des bagarres. Les après-midi, les femmes assises au seuil des portes sur un tabouret de bois épluchaient leurs légumes et surveillaient les va-et-vient. Les vieillards fumaient leur pipe dans des maisons de thé ou dans un coin:

«Machinalement, il alla s'asseoir sur une borne de pierre, devant une maison, sortit sa pipe de sa poche, la bourra, l'alluma. Il fumait lentement».⁹

Les maisons de thé situées dans la basse ville et remplacées par des cafés restaurants dans la haute ville sont toujours les lieux de rencontres. On peut facilement y trouver une main d'œuvre.

Autrefois dans les rues, depuis l'aube jusqu'au soir les marchands des quatre-saisons et les camelots chantaient les louanges de leurs marchandises dans une prose poétique et imagée. En ce temps-là, il y avait une saison pour les fruits et les légumes: les orges et les citrons disparaissaient à la fin de l'hiver. Avec la chaleur, surgissait le vendeur de glaces. L'automne était la saison des grenades. Chaque quartier, une ville persane en miniature, avait sa grand-rue et son *bāzārčeh*, sa boulangerie, sa boucherie, son épicerie, son marchand de primeures et un traiteur qui vendait des betteraves et des aliments chauds en hiver, des glaces et des boissons fraîches en été. A l'entrée du *bāzārčeh*, il y avait une petite mosquée

9. S. Hedāyat, «Dāš Ākol», *op. cit.*, p. 74.

ainsi qu'un *ḥammām*. Les commerçants vivaient derrière leur échoppe. Ils avaient des registres où ils marquaient les achats à crédit de leurs clients. Aucune signature, aucun gage, une seule parole suffisait pour faire confiance. Là encore les passants étaient sensibles aux impressions visuelles, auditives et olfactives qu'ils recevaient du vieux quartier:

«J'ai couru ensuite vers le bazar. En passant devant le marchand de brochettes, j'ai cru défaillir. Le fumet de la viande grillée emplissait la rue [...] les abords du *čeloyī*,¹⁰ n'excitaient guère mon appétit, avec ses portes closes et ses rideaux tirés. . .

La boutique du marchand de soupe était déserte et rien n'y mijotait. Nous étions maintenant à la saison du *ḥalīm*.¹¹ Les petits matins glacés, devant la boutique, un agneau entier écorché avait été disposé non sans peine sur un plateau; son cou ressemblait à une souche. En face, sur la banquette de maçonnerie, trônait un autre plateau débordant de semoule de blé, avec un grand hachoir – un très grand hachoir – posé dessus».¹²

Participer à une cérémonie de deuil était considéré comme un devoir, tandis que pour le mariage on attendait l'invitation. L'identité culturelle des hommes était ainsi caractérisée par les liens intimes que le quartier entretenait avec toute la ville.

Aujourd'hui quelque chose s'est cassée, un fil, un rêve, un espoir. Le grand bazar est toujours l'artère commerçante de la ville, mais les *bāzārčeh-s* ont reculé devant les grandes surfaces. Les habitants de la basse ville déplorent leur quartier populaire, abîmé par les urbanistes ou plutôt les promoteurs qui eux, vivent dans la haute ville. Les petites rues, dont autrefois certaines étaient nommées "les rues de réconciliation" ont disparu. Les grandes routes, les artères vitales de la ville, les ont remplacées. On ne se ballade plus dans son quartier; on prend la voiture et on roule à toute vitesse pour aller ailleurs. L'homme est devenu ce qu'il **a** et non pas ce qu'il **est**. Autrefois la vie sociale se déroulait au milieu de la famille et d'un cercle d'amis dont certains étaient plus intimes, et sans doute

10. Restaurateur qui sert du riz accompagné d'une sauce de viande ou du poulet.

11. Potage à base de viande et de gruau.

12. Dj. Āl-e Aḥmad. «La fête heureuse», *op. cit.*, p. 161.

plus chers.

Aujourd'hui c'est la machine qui dit le dernier mot. Elle a anéanti tout le passé pour rebâtir une vie nouvelle.

L'analyse de la représentation spatiale de la ville met en évidence ses liens intimes avec l'histoire du pays et avec l'identité socio-culturelle des personnages. La vie traditionnelle s'étonne devant le modernisme qui entraîne l'homme vers l'individualisme le menant à son tour vers l'incommunicabilité:

«Quelque chose se passe en bas, quelque chose d'absurde. Quelqu'un est mort? Je n'entends plus du tār de notre voisin. Il y a un certain temps que je ne l'entends plus. Tu t'en souviens? Je t'avais dit: Va voir si notre voisin n'est-il pas mort? [...] Āmina regardait ces fenêtres, chaque residence abrite au moins deux à quatre cents personnes; mais leurs fenêtres restent toujours closes. [...] Ces gens-là ne sont pas amoureux». ¹³

Bibliographie:

1. A. Anvār, M. Aslānī, S. Behbahānī... , *Ketāb-e Tehrān*, Téhéran, Rowshangarān, 1370/1991.
2. E. Naraqī, *Ġorbat-e Ġarb* (La solitude de l'Occident), Téhéran, Amīr Kabīr, 1353/1974.
3. M. Sepānlū, *Bāz-āfarīnī-ye vāqe'īyat* (La Réincarnation de la réalité), Téhéran, Negāh, 1368/1989.

* Périodiques: *Ābādī*, n°s 20, 21, 22.

** Films sur Téhéran de H. Soheylī.

13. H. Golšīrī, «*Enfejār-e bozorg*» (La grande explosion), in *Ādīneh*, hiver 1994.